

Que le temps passe vite ! Il y a seize ans, dans une cave bruxelloise, douze personnes mettaient sur pied l'Opération Villages Roumains. En décembre 1988, c'était une belle anticipation. Le dictateur Ceausescu avait entrepris de raser des villages de son beau pays. Peu se doutaient que ce n'étaient pas les villages, mais le Mur de Berlin, puis la dictature, qui allaient s'effondrer. L'Opération Villages Roumains fut une immense opération, de solidarité, le tsunami de la Grande Europe. Trois mille communes, venues de quatorze pays européens, se mirent en route dès que le dictateur flancha en décembre 1989, apportant colis et vivres aux villageois, déconcertés. Paul Hermant fut l'un des fondateurs de cette opération. Villages Roumains devint par la suite « Causes Communes », très active dans les Balkans, enfin un plus nébuleux site de poésie politique, appelé « lautresite ». Puis tout se dilua, comme une lente, mais belle mort. « J'ai appris ce que c'est de gagner puis de perdre », dit aujourd'hui Paul Hermant qui vient de publier, aux éditions des Carnets du Dessert de Lune, un journal intime de ces années folles et militantes.

L'action politique, aujourd'hui

Les nostalgiques et les historiens n'apprendront rien de ce livre déroutant et inspirateur. Paul Hermant n'est pas du genre à se lover dans un passé glorieux et éphémère. Il raconte, il réfléchit - avec Edgar Morin et sa fille, Véronique. Nahoum-Grappe, qui postface le livre - sur ce qu'est aujourd'hui l'action politique.

Car, écrit Morin, « en face d'un monde énorme roulant sur lui-même dans des structures économiques et politiques de plus en plus globales et verticales, le besoin de penser autrement l'engagement devient urgent, terrible, poignant : car il ne s'agit pas que de penser mais aussi d'agir. »

L'expérience roumaine, puis de Causes Communes, a ceci d'intéressant qu'elle n'était pas basée sur l'idéologie mais sur le principe de l'action et qu'à bien des égards, la dynamique était celle des hommes et femmes qui s'y rallièrent. Une expérience très libertaire, antistalinienne, qui rassembla, les communes les plus riches et les plus pauvres de Belgique.

Le livre est une succession de courriers, de réflexions que Paul Hermant a engrangés pendant une quinzaine d'années.

On y retrouve par touches ce qui fonda l'opération. D'abord que « l'ancrage local permet de regarder le monde de plus haut ». Ensuite que, face à la violence de la guerre, il n'y a pas trente-six mille solutions. Certains ont recours aux bombardements punitifs ; Paul Hermant croit aux vertus du militantisme, celui d'Arthur Haulot.

« Il va nous falloir redevenir méchants », écrit Paul Hermant au début de la guerre bosniaque. « C'est quelque chose que nous-avons désappris, la méchanceté. On ne sauvera pas la démocratie avec le cœur, la bonne volonté ou la grandeur d'âme ».

Paul Hermant avait rédigé cette carte blanche pour la RTBF qui la diffusa en avril 1993. Les matinaux peuvent encore l'entendre sur les ondes de la Première de sa voix musicale parler d'Ukraine ou de raz-de-marée, dénoncer les contradictions, relever les tendances de l'actualité.

Et si c'était à refaire ? Paul Hermant ne croit plus aujourd'hui aux vertus intrinsèques de l'action. Il pense que le grand enjeu est d'apprendre à vivre ensemble, poser les questions de l'habitat et de la cohabitation dans la maison commune du monde. « L'histoire doit être racontée, mais elle ne peut être répétée », dit-il. A-t-elle seulement une fin ?

© Christophe Lamfalussy, La Libre Belgique

Journaliste, fondateur d'Opération Villages Roumains, de Causes Communes, initiateur des Ambassades de la démocratie locale, écrivain, inventeur d'émissions

de télévision et de radio citoyennes et militantes (on en passe), Paul Hermant est visiblement un homme d'action, mais aussi de réflexion et d'écriture. Dans ***Tous les fleuves vont à la mer*** (« De la démocratie », Bruxelles, 1993), il pratiquait méditation et récit chronologique à propos d'Opération Villages Roumains, fondée en 1988 pour lutter contre la « systématisation » des villages décidée par Ceausescu.

Au temps pour moi abrite, derrière le double jeu verbal du titre et du sous-titre, une marqueterie de formes littéraires qui alternent et s'associent, fondée sur les troubles et les espoirs d'une Europe à la charnière de deux siècles, dont l'un s'est terminé avec les murs politiques « *qu'on abat* » et la libre circulation, et l'autre commence avec les illusions, les exils et les aberrations économiques. Une marqueterie qui se compose de sept motifs multipliés et entrecroisés (*Verbatim, Viatique, Reprise, Correspondances, Fable, Histoire, Billet*) et de textes écrits à des moments diversement représentatifs de la période 1989-2004.

Dans cette juxtaposition combinant esthétique et efficacité, de quoi est-il question ? De la Roumanie et de sa « révolution », après les affres de la période Ceausescu et les résolutions d'OVR ; de Causes Communes et de la guerre yougoslave, de ses horreurs et de ses ambiguïtés ; de la Belgique, de la France, de l'Europe, de l'immigration (l'épisode entre autres exemplaire de ces deux enfants afghans sauvant des restrictions budgétaires une école belge) ; de l'engagement pour la paix, mettant en jeu le rêve de « *renvoyer dos à dos les bellicistes de tout poil* » et de préserver la liberté et la diversité ; de l'humanitaire et de l'humain (que le premier oublie parfois) ; de la « citoyenneté », si difficile à définir (« *Peut-on être citoyen d'un réseau ?* ») ; des amis, toujours là ou disparus...

Les destinées évoquées ici, destinées individuelles et collectives, nationales et internationales, valent par elles-mêmes. Mais il ne s'agit pas que de souvenirs et d'édifiantes histoires vraies ; Paul Hermant accroche à son « *journal intime* » une poésie de l'éthique et de l'action ; la narration, la description, la réflexion, la spéculation fondent une écriture à la fois originale et forte, qui n'exclut pas le ressassement, la réitération, la psalmodie (comme dans ces listes de noms – noms de communes européennes ou de compagnons de route –, de dates et de lieux – accidents et morts de la migration clandestine), et donnent à l'ensemble une coloration à la fois tragique et hautement humaine. **Véronique Nahoum-Grappe** et **Edgar Morin**, dans leur postface, ont bien raison d'écrire : « *Cette possibilité de penser plusieurs choses à la fois et cette capacité de donner des formes différentes à cette diversité font que l'on n'est jamais tout à fait dans le politique, tout à fait dans le poétique, tout à fait dans le social, tout à fait dans l'éthique, etc. mais peut-être bien dans le tout à la fois* ».

© JP Longre